

Zeitschrift: Dissonance
Herausgeber: Association suisse des musiciens
Band: - (2002)
Heft: 77

Artikel: "Roaring hoofs" (Sabots rugissants)
Autor: Wulff, Bernhard
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-927823>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

« ROARING HOOFS » (SABOTS RUGISSANTS) PAR BERNHARD WULFF

Nouvelles formes de communication ou « Fitzcarraldo au désert de Gobi » — Festival international de musique actuelle en Mongolie

En 1998, je reçus une demande inattendue et insolite de la lointaine Mongolie: pourrais-je m'imaginer participer à la mise sur pied d'un festival de musique contemporaine à Oulan Bator, la capitale, mais aussi dans le désert de Gobi, pour les nomades ? Un endroit inconnu, lointain, lié tout au plus à des réminiscences historiques hautes en couleur, quelque part entre la Sibérie et la Chine... Mais aussi une tâche mystérieuse et magnifique, une tentation, l'occasion de pénétrer dans une terre « vierge » de la musique contemporaine, d'aider un pays doté d'une civilisation originale, incroyablement vivante, mais isolé pendant des décennies, à reprendre contact avec la culture internationale ! Pour ce qui est de l'aspect théorique du projet, je disposais heureusement d'expérience dans le domaine du travail musical à l'étranger, et ce dans diverses cultures.

Interlude 1

Ce qui me passionne dans la musique d'autres civilisations, à part sa fraîcheur inentamée (pour autant qu'elle n'ait pas été domestiquée) est d'une part sa fonction sociale, mais aussi une autre conception du temps, dont dérivent d'autres formes d'attente.

Dans certains projets dont je me suis occupé — en Amérique latine, en Europe de l'Est et en Asie centrale —, la rencontre de la musique populaire traditionnelle d'une région avec la musique moderne d'autres pays a une fonction « pédagogique » : elle façonne des deux côtés une nouvelle perception.

La musique populaire traditionnelle possède une fraîcheur, une spontanéité et une force qui s'allient très bien avec la musique moderne même la plus avancée ; on l'entend avec des oreilles formées au langage contemporain, et vice versa. C'est une expérience impressionnante de découvrir l'importance vitale de la musique. Nous pouvons l'apprendre auprès des peuples où la musique est une nécessité puissante et indispensable à l'existence, voire à la survie.

Jusqu'à il y a soixante-dix ans, les Kirghiz n'avaient pas d'écriture et ne connaissaient que la transmission orale ou chantée. Tout le savoir du peuple kirghiz est conservé dans l'épopée de Manas et s'actualise au cours du chant.

Les Vietnamiens pratiquent une des formes le plus tendres de musique à deux, dans laquelle les cavités buccales servent tour à tour de caisses de résonance à une petite flûte de bambou. Le dialogue musical va ici bien plus loin que ce que nous connaissons en musique de chambre.

La musique peut être une condition de la survie, que ce soit dans la vie quotidienne ou dans certains rites chamaniques.

Quelques tribus australiennes connaissent un chant vital qui les guide en sécurité à travers le désert. Grâce à un système d'oracle que nous avons beaucoup de peine à saisir, ils chantent leurs « cartes topographiques » pour traverser le désert (mal chanter intentionnellement peut entraîner la peine de mort...) et trouver leurs points d'eau (chose intéressante, les Aborigènes n'ont pas de mot pour désigner la musique, ils utilisent le même que pour la vie).

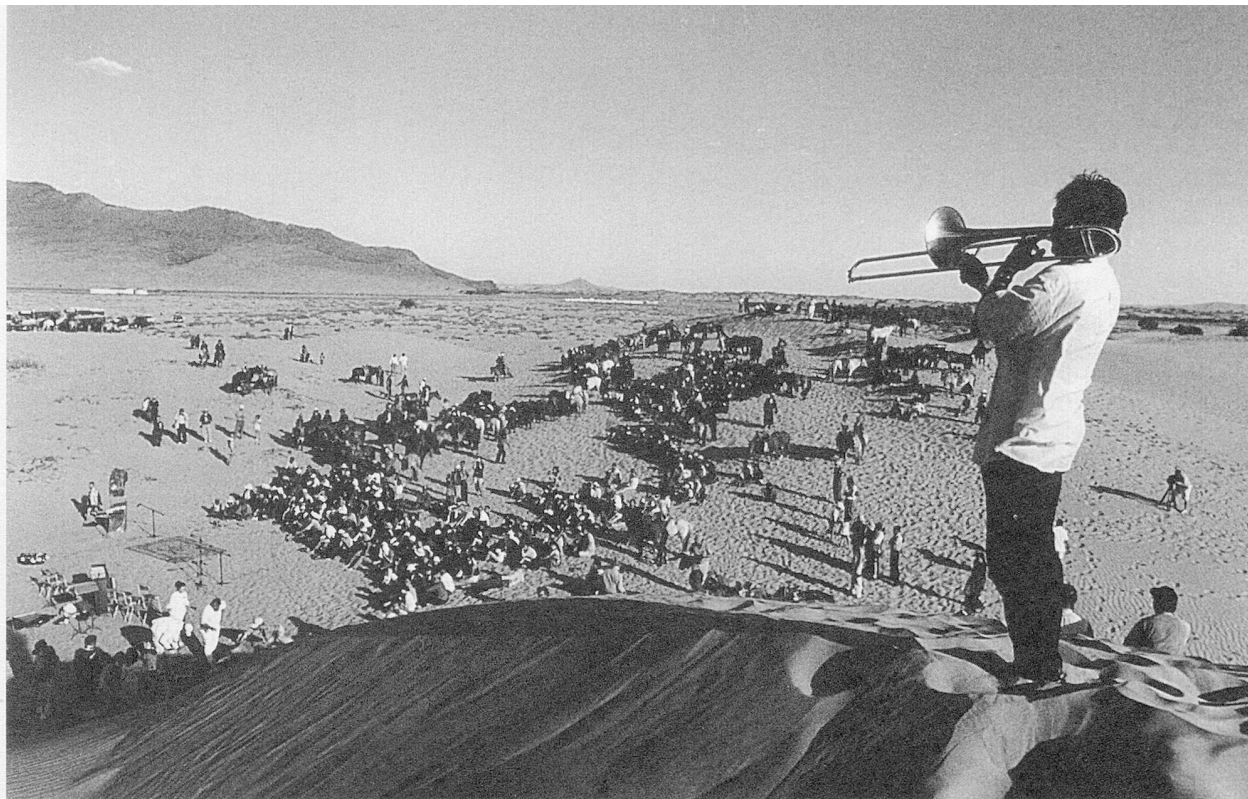
Les femmes nomades de Mongolie chantent inlassablement une mélodie tendre jusqu'à ce que la chèvre accepte son chevreau nouveau-né.

LES DÉBUTS

Amérique latine. L'étude approfondie de nouvelles formes de communication, de projets conçus en fonction à des lieux particuliers, et d'une gestion « créative » de la culture commencèrent en 1984, lors de l'élaboration d'une tournée de l'Ensemble Modern dans différentes régions d'Amérique latine. Il en résulta des activités durables, toujours existantes, des fondations d'ensembles et des projets transfrontière, concentrés dans la région des Andes et dans le Rio de la Plata.

Odessa. Au début des bouleversements politiques en Europe de l'Est, une collaboration extrêmement fructueuse

Concert dans le
désert avec
Branimir Slokar



s'instaura avec Odessa, vénérable centre musical des bords de Mer Noire. La cité ukrainienne a été le berceau et le podium de nombreux artistes illustres — Oïstrakh, Gilels, Richter, Milstein — et possède l'un des plus beaux opéras du monde. Après des années d'isolation, la soif d'informations, d'échanges et de contacts était immense, la liaison avec l'Europe une nécessité pour les artistes.

Entrepris dès 1989, mes efforts et initiatives aboutirent en 1995 à la mise sur pied et à la direction du festival « Two Days and Nights », marathon qui se déroule tous les mois d'avril et qui, depuis qu'il a acquis le statut de fête populaire, est un chapitre fécond de l'histoire culturelle de la ville. Plusieurs musiciens actifs dans le monde entier en ont pris conscience, désormais, si bien qu'il est devenu une passerelle entre l'Est et l'Ouest, comme l'étaient autrefois les festivals de Prague et Varsovie. C'est une fête populaire de la musique contemporaine comme il n'y en pas ailleurs: les formes inédites de communication font que le festival ne s'adresse pas seulement aux spécialistes de la musique moderne, mais à tous les curieux — et ils sont encore quatre cents à écouter attentivement de la musique à quatre heures du matin ! En 1998, une petite délégation mongole figurait aussi parmi ces auditeurs. La renommée de « Two Days and Nights » étant parvenue jusque dans les steppes de Gengis Khan, on voulait se faire une idée de la manière de faire connaître les arts contemporains.

Mongolie. Du 10 au 16 juin 2002, la Mongolie a accueilli ce qui est déjà la quatrième édition du festival international de musique « Roaring Hoofs », l'un des plus étranges et des plus fascinants qui soient. Au cœur du désert de Gobi, il réunit la tradition musicale ancestrale de la Mongolie et les musiques nouvelles du monde entier dans des concerts pour les nomades. « Roaring Hoofs » est un festival de la musique de notre époque et, en même temps, la manifestation culturelle internationale la plus importante d'Asie centrale. En mongol, « Roaring Hoofs » (sabots rugissants) se dit « Tuurain Tuuruuguv », ce qui peut se traduire par « essor et mouvement » — un titre pertinent pour un pays qui passe de la tradition ancienne des nomades aux mutations et aux possibilités de l'époque moderne.

Mise au point avec la toute nouvelle *New Music Association of Mongolia*, la conception du festival associe les musiques contemporaines du monde entier avec la musique populaire incroyablement vivante de la Mongolie, que le pays cultive avec soin et fierté. Celle-ci comprend notamment le chant diphonique des hommes (*chöömij*), analogue à celui des moines tibétains, les puissants hymnes des femmes (*urtiin duu*) et le jeu délicat du violon à tête de cheval (*moriin khuur*), dont on dit qu'il ferait pleurer même les chameaux. A part ces musiques typiquement mongoles, le festival propose aussi des concerts de la Philharmonie nationale, les danses du feu des chamans et les fameux acrobates danseurs de Mongolie.

En juin 2002, donc, soixante musiciens de vingt et un pays se sont rendus en Mongolie pour une semaine de concerts donnés à Oulan Bator et dans le désert de Gobi. Il y avait des musiciens « classiques » d'Australie, des États-Unis, du Brésil, du Japon, de Corée, de Scandinavie et de divers pays d'Europe, mais aussi des musiciens « traditionnels » du Kazakhstan, du Kirghizistan, de Chine et, en particulier, de deux pays sinon ennemis, l'Arménie et l'Azerbaïdjan, à qui il faut ajouter une centaine d'artistes mongols. La participation des Chinois revêtait une importance particulière, vu que les contacts culturels sino-mongols sont peu développés. Une attraction spéciale était cette année un piano donné par un facteur de Fribourg-en-Brigau et transporté d'Allemagne dans le désert de Gobi. Après une flûte en or et en argent donnée par une famille suisse aux institutions musicales de Mongolie, il s'agit là du deuxième cadeau d'un instrument rendu possible par l'organisation du festival.

Pendant une semaine, les concerts donnés dans la capitale, Oulan Bator, dans des lieux historiques du pays et dans le désert de Gobi proposaient des programmes mixtes. Organisée dans un camp de yourtes traditionnelles, la « Gobi Summer Academy » donnait aux invités l'occasion de nouer des contacts étroits avec les musiciens, enseignants et étudiants mongols. Pour les cours, il y avait une yourte de flûte, une de trombone, une de piano, etc. Les invités pouvaient suivre des cours de chant diphonique et de violon à tête de cheval dans une yourte de *chöömij*.

GÉRER LA CULTURE DANS LE DÉSERT

Dans le désert de Gobi, il n'y a ni médias, ni même un arbre où épinglez une affiche... Seul compte le bouche-à-oreille. L'une des grandes passions des Mongols sont les sports traditionnels (*naadam*) : courses de chevaux, lutte et tir à l'arc. Pour atteindre les nomades dispersés dans le désert, on avait donc intégré ces sports dans le programme du festival, qui est ainsi le seul au monde, sans doute, à offrir en plus de la musique une course de chevaux, trente-deux lutteurs et divers tireurs à l'arc ! Les épreuves sportives ouvrent la manifestation, après quoi des centaines de nomades en costume traditionnel assistent aux concerts dans les dunes (où l'on avait amené le piano mentionné) et écoutent avec une attention remarquable les sons insolites, pour eux, d'un Iannis Xenakis, et ceux, plus familiers, de leur violon à tête de cheval. Au total, onze spectacles ont rassemblé cinq mille auditeurs au Palais de la culture d'Oulan Bator, au monastère d'Erdene Zuu, près de l'ancienne capitale de Gengis Khan, au Musée des dinosaures, à l'Opéra et au camp de yourtes.

CONCERT POUR LES ARBRES

Tout près de notre camp de yourtes, l'Université d'Oulan Bator a installé un nouveau champ d'essai où seront étudiées — avec l'aide étrangère — les conditions de vie des plantes dans le désert. Au cours d'une brève cérémonie, les participants au festival étaient invités à planter les vingt et un premiers arbres, un par pays ; chaque arbre recevait un nom, et le baptême donne lieu à un petit « concert des arbres », chaque pays jouant un morceau en l'honneur du sien. Les Suisses enterrent quelques pièces d'or, les Allemands baptisent leur arbrisseau Wilhelm-Bechstein-Müller-Thurgau — Wilhelm, parce que cela sonne typiquement allemand, Bechstein, au cas où l'on en tirerait un jour un piano, Müller-Thurgau (nom allemand du cépage croisé riesling-sylvaner), si du raisin devait pousser par miracle ... Le champ d'essai reçoit le nom du festival, *Tuurain Tuuruuguv*.

La culture mongole se définit en grande partie par ses traditions, qui possèdent une fraîcheur et une vitalité étonnantes, mais elle est également empreinte d'une grande ouverture d'esprit vis-à-vis de la nouveauté. Les invités comptant aussi des anthropologues, des ethnologues, des spécialistes et des gestionnaires de la culture de divers pays, un colloque sur « Identité culturelle et mondialisation » avait été intégré dans le festival. Pour que la confrontation ne se déroule pas uniquement sur le plan du discours, on avait prié tous les participants d'apporter des recettes, des plats et des boissons de leur pays. Le colloque fournit ainsi le prétexte d'un concours de cuisine au centre du désert de Gobi et d'une discussion intéressante sur les postulats culturels de *Le Cru et le Cuit* de Claude Lévi-Strauss — une véritable fête des sens, avec du *sushi* japonais, du filet d'élan norvégien, de l'agneau à la kazakh, de la choucroute allemande, du pop-corn américain et des olives françaises...

Interlude 2

*Le calme et le silence d'un abattage
Les différentes cultures de ce monde-là ont
vraiment énormément à nous offrir, et si nous
acceptons ce cadeau, nous découvrons d'autres
systèmes d'émotion, d'autres conceptions du
temps et d'autres formes d'expression musicale.
La musique qu'on fait dans les steppes est diffé-
rente de celle des monts, on joue autrement sur
l'eau, en forêt ou dans le désert. Les différentes
formes de coexistence suscitent des perceptions*

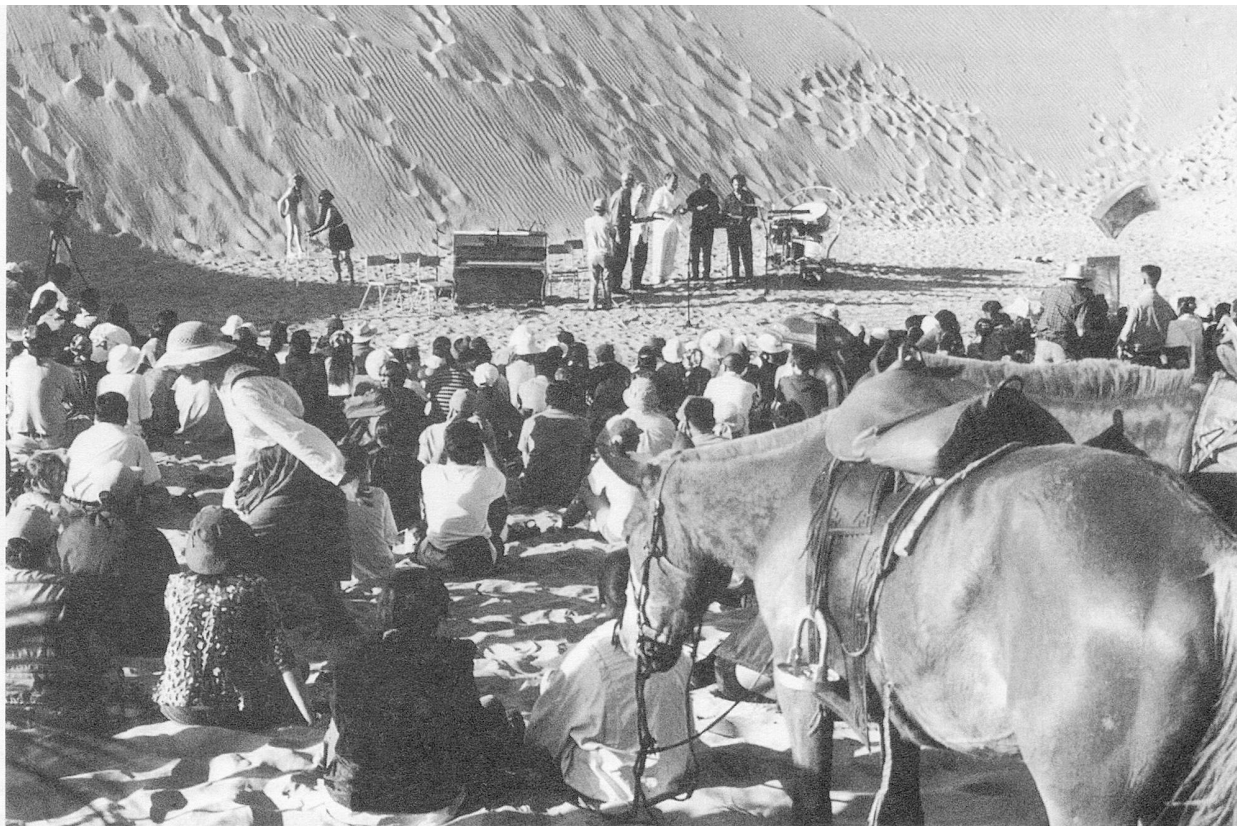
*Joueur de
Morin-Khuur*



*variées, même dans la vie quotidienne. Prenez
le silence : vous découvrirez qu'il est différent
selon qu'on est dans le désert, sur l'eau ou à la
montagne ; il y a un silence détendu et un silence
menaçant ; le calme de la nuit diffère du calme à
la clarté du soleil. La majesté du silence peut être
oppressante. Dans certains déserts, les nomades
affirment leur présence en chantant énergique-
ment pour dominer le silence écrasant qui les
entoure. Nous découvrons que le silence nous
parle, qu'il a un timbre ; comme musiciens, nous
apprenons à le manier, comment aborder et
quitter le silence, une pause musicale. Le silence
a-t-il une pulsation ou le mètre s'arrête-t-il ?
Peut-il y avoir un accent sur un silence, voire un
crescendo ?*

*J'ai éprouvé un silence particulier lors d'une invi-
tation à assister à l'abattage d'un mouton. Selon
les anciennes lois mongoles, pas une goutte de
sang ne doit souiller la terre. La cérémonie
s'accompagne d'une perception particulièrement
intense du silence : quand le moment approche
où le mouton doit passer de vie à trépas, deux
hommes le retournent soudainement sur le dos, le
mouton s'immobilise, un des hommes lui parle à
voix basse pour le calmer, prend sa tête entre ses
bras, presque tendrement, pendant que le second
fend rapidement la poitrine sur dix centimètres
avec un couteau tranchant et saisit l'aorte pour la
garrotter ; en quelques secondes, l'animal s'endort,
l'aorte est tranchée, le mouton est mort. Pas un
geste brusque, pas de lutte, ni bruit, ni cri, un peu
de sang seulement, et tout cela dans le silence pro-
fond d'un rite conduit avec la dignité et le respect
qui s'ient à une créature qui donne sa vie pour
que les nomades survivent.*

La Mongolie est plus grande que la France, l'Angleterre, l'Allemagne et l'Italie mises bout à bout, mais elle ne compte



que 2,5 millions d'habitants, dont la plupart vivent en nomades dans les yourtes traditionnelles et parcourent les steppes avec leurs bêtes. La capitale, Oulan Bator, qui a tout le charme des villes préfabriquées de Sibérie, a 600 000 habitants (dont 200 000 vivent encore sous yourte), une vie culturelle animée et des infrastructures surprenantes pour pratiquer la musique européenne, ce que même les bons connaisseurs occidentaux ignorent: un opéra (approximativement du niveau des théâtres de catégorie B en Allemagne), trois orchestres symphoniques, un collège de musique, une université des arts avec une faculté de musique, une vie musicale active et vivante (un concours national de quatuor à cordes a même réuni dix formations !), même un petit groupe de musique contemporaine, une pincée de bons musiciens de jazz, quelques groupes pop énergiques et un public curieux et ouvert. C'est à bon droit qu'on est fier de sa vie culturelle. Les bonnes relations traditionnelles avec l'Allemagne de l'Est ont eu pour effet qu'environ 1 % des Mongols y ont été formés et que 25 000 Mongols parlent allemand (avec parfois un léger accent saxon).

Interlude 3

Chez les chamans du nord de la Mongolie « nous n'avons ni chants ni musique », me déclare la chamane quand je lui demande quelles sont les formes d'expression musicale de sa tribu, les Tsaartan. Je pense avoir mal compris et me retourne vers l'interprète. « Le peuple des Tsaartan vient de Sibérie; quand la frontière a été tracée entre la Russie et la Mongolie, il y a une soixantaine d'années, trois cents d'entre nous sont restés du côté mongol, mais aucun n'était chanteur ou musicien ». – « Mais vous chantez à vos mariages et pendant vos fêtes ? » — « Nous ne chantons pas car nous n'avons pas de chansons, mais nous avons le tambour des chamans ». Les Tsaartan ne vivent pas sous les yourtes mongoles, mais sous des wigwams, comme les indiens d'Amérique du nord, et ils parcourent les forêts

primitives du nord de la Mongolie avec leurs rennes. Nous étions assis dans un wigwam, autour d'un petit feu, et je me mis à chanter des chansons enfantines et des berceuses. Aussitôt la tente se rempli d'une trentaine de personnes et je donnai ce qui restera un des « concerts » les plus impressionnants de ma vie. Je me souviens de ces yeux étonnés, de ces pleurs silencieux et de cette joie extrême. Je conclus mon court récital par « Guten Abend, gute Nacht ». La chamane réfléchit longuement, puis commenta la mélodie: « Cela sonne comme le vol d'un oiseau qui survole une montagne et redescend dans la vallée, en planant sur l'autre versant ». Nous restâmes encore longtemps assemblés et j'acceptai l'invitation d'assister deux jours après au rite du solstice de minuit.

La Mongolie est évidemment un pays pauvre, accablé de problèmes économiques complexes et difficiles à résoudre, surtout maintenant, après une série d'hivers extrêmement rudes. Les régions en sont plus ou moins affectées; au printemps 2001, 1,5 million d'animaux avait péri sur 35 (ou 50 millions, selon qu'on prend les chiffres officiels ou officieux). Pour les familles touchées, cela représente une catastrophe. Il est vrai que la situation est partiellement de la faute de gens, parce que certaines régions sont surpâturées. Le pays est célèbre pour la laine de cachemire de ses chèvres, mais celles-ci ne broutent pas que les herbes, elles arrachent aussi les racines, si bien que l'équilibre écologique du pays, qui n'a qu'une mince couverture de sol fertile, peut basculer rapidement. Le gouvernement mongol n'a visiblement pas encore réussi à passer ou appliquer des lois plus strictes.

Interlude 4

*Le son de la ferveur
Je passais la nuit en yourte comme hôte d'une famille de nomades mongols, dans le sud du désert de Gobi, à peu de distance de la frontière*

chinoise. Nous étions déjà en mars, l'époque des agneaux et des cabris. Le troupeau s'agrandissait chaque jour et l'on veillait très attentivement au bien-être des petits, par une température de -25°. Un matin, je suis réveillé par une superbe chanson, qui retentit à l'extérieur de la yourte de feutre.

Encore ensommeillé, je mets la tête au dehors pour voir d'où vient le chant. Froid glacial, ciel d'un bleu lumineux, étendue à perte de vue, quelques montagnes au loin — le message est simple et clair. La bergère nomade est assise à côté d'une chèvre qui n'a pas encore accepté son petit. Elle tient le cabri d'un bras, enlace de l'autre la tête de la mère et lui chante doucement une mélodie d'une tendresse infinie, dont la chaleur et l'expression semblent totalement étrangères à la rudesse du lieu. Je suis le témoin d'un « buu-ee », c'est-à-dire d'une cérémonie chantée par les nomades mongols pour calmer un animal qui a mis bas et l'inciter à accepter et allaiter son petit.

La mélodie est d'une beauté et d'une simplicité envoûtante, elle n'a ni pulsation rythmique ni contour apparent, et s'étire aussi longtemps que dure le souffle. Elle se fond dans l'azur du ciel et l'étendue infinie de Gobi; le terme de « musique » paraît trop étroit pour qualifier cet instant où une femme chante avec toute sa ferveur et son intensité pour un animal; c'est un dialogue entre les sentiments de l'être humain et de la bête, tel qu'il est indispensable à la survie de l'un et de l'autre dans ces conditions extrêmes.

Après quelque quinze minutes, les deux animaux sont calmés et trottaient paisiblement en direction du troupeau.

Quelle expérience cruciale ! Le chant est une nécessité vitale pour les nomades ! Peu après, j'en découvre une variante pour les chammelles qui mettent bas : on joue du moriin khuur, le violon à tête de cheval, jusqu'à ce que la mère pleure (!) et accepte son petit.

À part la tradition des nomades et ses difficultés, mais aussi sa vitalité impressionnante, le pays présente un taux d'alphabétisation étonnamment élevé, et le niveau culturel des campagnes n'est pas en reste. Même la petite oasis de Dalanzadgad, dans le sud du désert de Gobi, a par exemple un petit opéra bien conservé, où l'on joue régulièrement, et qui accueillera aussi notre festival dès l'année prochaine. Dans toute la Mongolie, une initiative telle que « Roaring Hoofs » est saluée avec reconnaissance et attention; il en va de même du premier festival de musique symphonique, que j'ai lancé en mars 2000 et auquel participaient les trois orchestres d'Oulan Bator, qui jouaient pour la première fois ensemble.

C'est parce qu'il présente sur pied d'égalité à la fois les nouvelles musiques du monde entier et la musique mongole traditionnelle que le festival « Roaring Hoofs » est à sa place dans ce pays et qu'il rencontre l'approbation générale de la population.

Les instances politiques reconnaissent aussi que la politique culturelle a des effets sociaux et se réjouissent de bénéficier d'impulsions artistiques neuves et fraîches (mon activité m'a valu — comme il se doit — deux chevaux, deux moutons, deux chèvres et un bel ordre rouge et or d'« artiste méritant de peuple mongol »...)

Interlude 5

Merveilles naturelles du désert de Gobi

« Il te faut découvrir notre eau mélodieuse », me répondirent des nomades à qui je venais d'expliquer que j'étais musicien. Ils avaient déjà entendu parler du festival Roaring Hoofs et souhaitaient ardemment l'accueillir une fois dans leur province. J'étais moi-même en reconnaissance dans l'est de la Mongolie et me mis donc à la recherche de l'eau mélodieuse, sur leur conseil. Après plusieurs heures dans une jeep russe, nous atteignîmes un lac au milieu du désert. Ce lac est alimenté par une vingtaine de sources, dont une est effectivement une merveille de la nature : de l'eau jaillit en permanence du sable et forme un petit étang qui se déverse dans le lac. Qu'on batte des mains et le jaillissement s'accroît, qu'on chante quelques notes et l'eau se met à danser; nous chantons plus fort, l'eau jaillit plus fort; nous baissons la voix, et elle réagit, comme si quelqu'un pilotait le tout à distance. Le phénomène n'a pas encore été étudié, il n'y a toujours pas d'explication. Mais les miracles n'ont pas besoin d'explication. Chez nous, on aurait peut-être déjà édifié une cathédrale.

Planifier et réaliser un tel festival en Mongolie pose des problèmes très particuliers de logistique et sollicite très fort l'engagement et le talent d'improvisation des organisateurs, sur place. Un nombre étonnant de jeunes Mongols occupent des postes publics à responsabilité; une équipe très motivée et compétente de jeunes membres de la *New Music Association* était donc responsable du festival; elle a su préparer un séjour agréable à tous les artistes et invités, et a conduit tout le déroulement des opérations avec un professionnalisme du meilleur aloi (bien des organisateurs de festivals pourraient s'inspirer de l'exemple des jeunes Mongols...).

La conception du festival permet à des musiciens éminent du monde entier de travailler dans un cadre stimulant et dans le silence roboratif du désert de Gobi. Depuis 1999, « Roaring Hoofs » a attiré plus de cent cinquante musiciens de cinquante pays en Mongolie et a contribué à y ouvrir une fenêtre sur les tendances culturelles du monde, tout en respectant ses anciennes traditions. Depuis la première *Gobi Summer Academy*, huit cents étudiants et enseignants ont été formés, dont quelques-uns ont pu bénéficier ensuite d'un séjour à l'étranger; la musique mongole s'est fait connaître



dans plusieurs pays et de nombreuses personnes ont été sensibilisées davantage à la culture de la Mongolie.

L'appui de plusieurs institutions internationales — dont la fondation Ernst-von-Siemens, la fondation Soros et Pro Helvetia — a permis la réalisation d'un festival qui occupe une place unique dans le monde de la musique et qui est déjà devenu une manifestation majeure et traditionnelle pour les Mongols. Son rayonnement dans toute l'Asie centrale lui garantit une place inébranlable dans la vie culturelle de la patrie de Gengis Khan, un pays en plein essor et mouvement.

Perspectives d'avenir

L'idée de combiner la musique traditionnelle d'une région et les musiques nouvelles du monde entier a fait ses preuves. Les requêtes reçues d'autres pays montrent l'intérêt que soulève cette forme de communication. En 2001 a déjà eu lieu un premier *Silk Sound Road Festival* au Kirghizistan, qui sera suivi en septembre 2003 du premier *Caspian Fire Festival* à Bakou (Azerbaïdjan) ; pour Hanoi (Vietnam), la conception du festival *Cracking Bamboo* est prête. Des demandes me sont aussi parvenues de Chine et de Syrie. Cela fait trop pour une seule personne, et il vaudrait mieux

le confier à une organisation qui dispose des infrastructures nécessaires pour gérer un tel réseau... Mais la possibilité est trop précieuse pour n'être pas réalisée. Dans notre monde, il nous faut de l'imagination et de l'intuition pour survivre, et le manque d'imagination devient douloureux quand il est comblé par la violence. En fin de compte, en effet, tous les conflits, toutes les violences exercées sont des exemples de manque d'imagination. Y a-t-il d'autre part œuvre plus pacifique que de faire se rencontrer des musiciens du monde entier pour qu'ils découvrent des formes différentes d'expression musicale ?

Un festival légèrement différent est prévu du 15 au 22 juin 2003, avec des concerts dans le sud de la région de Gobi. À part les artistes qui se produisent, tous les visiteurs sont également les bienvenus. Ils auront ainsi l'occasion de découvrir un des pays les plus naturels et étranges du monde. Il faut ajouter cependant que le nombre des participants est limité à cause des infrastructures disponibles.

Les personnes intéressées peuvent demander des renseignements complémentaires à l'auteur, Bernhard Wulff, Lexerstr. 3, D-79110 Freiburg, tél. +49 761 87 548, courriel b.wulff@mh-freiburg.de; www.roaringhoofs.de